Postcolonial et/ou (dé)colonial en France et dans la Caraïbe française, visées heuristiques et politiques : Can the Subaltern Speak?

*Postcolonial and/or (De)colonial in France and the French Caribbean, Heuristic
and Political Aims: Can the Subaltern Speak?*

Patricia Donatien

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/transtexts/1422>

DOI : 10.4000/transtexts.1422

ISSN : 2105-2549

Éditeur

Gregory B. Lee

Référence électronique

Patricia Donatien, « Postcolonial et/ou (dé)colonial en France et dans la Caraïbe française, visées heuristiques et politiques : Can the Subaltern Speak? », *Transtext(e)s Transcultures 跨文本跨文化* [En ligne], 15 | 2020, mis en ligne le 14 décembre 2020, consulté le 27 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/transtexts/1422> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/transtexts.1422>

Ce document a été généré automatiquement le 27 janvier 2021.

© Tous droits réservés

Postcolonial et/ou (dé)colonial en France et dans la Caraïbe française, visées heuristiques et politiques : Can the Subaltern Speak?

Postcolonial and/or (De)colonial in France and the French Caribbean, Heuristic and Political Aims: Can the Subaltern Speak?

Patricia Donatien

L'idée fondamentale des études postcoloniales est à mes yeux, écrit Homi K. Bhabha, la suivante. Au cours des XVIII^e et XIX^e siècles, alors qu'une partie du monde créait des nations, des citoyens, des Droits de l'Homme, alors que l'Europe produisait ces idées extrêmement importantes et radicales, elle produisait simultanément des savoirs orientalistes, des stéréotypes, des "indigènes", des individus qui se voyaient refuser la citoyenneté. En même temps qu'elle produisait de la civilité, elle produisait de la "colonialité".

Cette contradiction profonde est celle de la modernité elle-même. Et elle demeure manifeste aujourd'hui, dans les contradictions du processus de mondialisation.¹

- 1 Cette citation d'Homi Bhabha est très significative du débat qui, depuis peu, existe en France dans les milieux universitaires qui, malgré le développement des Postcolonial Studies, étaient restés quasi sourds à ces voix repensant les rapports du monde occidental et du « tiers-monde », the « rest » comme le dit Bhabha, le monde antérieurement colonisé. Il est donc intéressant aujourd'hui, en parallèle à la réflexion sur la censure que propose cet ouvrage, de se poser des questions pertinentes sur les

conceptions et réceptions de ces deux théories que sont le postcolonial et le décolonial, deux approches qui semblent à première vue aller dans le même sens mais qui pourraient s'opposer. En effet, un certain nombre d'ambiguïtés pèsent sur le terme « décolonial » en France et il est donc crucial de s'interroger sur les visées heuristiques et politiques du postcolonial et du décolonial, surtout lorsqu'il s'agit du rapport de la France avec ses anciennes colonies et en particulier la Caraïbe française, c'est-à-dire de ce qui est communément appelé, selon une orientation plus ou moins exotique, « les Antilles ».

- 2 Sortir de la « colonialité » devrait ouvrir une nouvelle « relation » (telle que la définit Édouard Glissant), à l'Autre, et permettre d'accéder à une nouvelle organisation du monde sans centre, ni périphéries.² Cependant, le décolonial, qui se développe essentiellement autour des travaux de Walter D. Mignolo et Ramon Grosfoguel, et qui prône une nouvelle orientation et donc la déconstruction de l'eurocentrisme, est par ailleurs englué dans des systèmes de représentations figés. La recherche en France, en particulier en sciences humaines, et ce depuis les années 2000, semble payer un lourd tribut à l'ambiguïté de cette théorie, enfermant dans une marginalité problématique tout chercheur issu des anciennes colonies. Ainsi, il paraît pertinent de s'interroger, dans une France où les questions d'identité, d'héritage colonial et de pluriculturalité demeurent compliquées à aborder, sur la réception des travaux et concepts avancés par les chercheurs franco-caribéens. Par ailleurs, il sera intéressant de réfléchir à la « subalternité » discursive parfois imposée à ces universitaires et donc, de fait, à la censure épistémique que peuvent subir aujourd'hui les chercheurs français issus de la Caraïbe. En effet, tout en récusant les logiques oppositionnelles et en privilégiant le mouvement, le dépassement et la rupture Gayatri Chakravorty Spivak, grande figure des *Postcolonial Studies*, soulève une question que je reprends à mon compte aujourd'hui : *Can the subaltern speak ?*, ce qui, si on l'applique à l'heuristique, questionne l'acceptation de la validité de la voix du chercheur venant d'une sphère autrefois coloniale (et parfois toujours soumise au colonialisme) et qui serait donc « the unnamed subject of the Other of Europe ».³
- 3 La réponse se situe certainement au cœur du postcolonial et de ses discours, qui ont commencé à être formulés dans les années soixante, et avec de plus en plus de hardiesse, dans les pays autrefois colonisés d'Afrique, d'Asie, du Moyen-Orient et de la Caraïbe.
- 4 Aussi est-il juste de se demander si le débat concernant la colonialité et le postcolonial peut être mené en France sans les voix de ceux que Gayatri Chakravorty Spivak nomme the « native informant [s] », c'est-à-dire les chercheurs africains, caribéens ou indiens dont la production épistémique constitue le fondement du savoir postcolonial.⁴ Il est, par ailleurs, intéressant pour moi, en tant que chercheuse franco-caribéenne, d'analyser ces questions de l'intérieur, c'est-à-dire du point de vue d'une caribéaniste native et de participer à la réflexion sur les questions du développement de l'heuristique et l'épistémologie caribéennes en me basant sur des concepts tels que ceux d'« l'hybridité culturelle » et de « pensée de l'émancipation » d'Homi Bhabha, de « relation » d'Édouard Glissant, mais aussi d'autres comme celui d'« l'imposition culturelle » de Frantz Fanon, et de « violence épistémique » que dénonce Spivak dans son essai « *Can the Subaltern speak ?* », publié en 1994 dans l'ouvrage *Colonial Discourse and Post-Colonial Theory*.⁵

- 5 Revenons donc à ces trois notions, essentielles dans ce débat, que sont la colonialité, le décolonial et le postcolonial, car on ne saurait accéder à la compréhension de ces mouvements sans, dans un premier temps, mieux identifier les mécanismes qui introduisent, consolident ou déconstruisent certaines hiérarchies entre les différentes institutions perçues comme anthropologiques ; des mécanismes qui reproduisent et naturalisent d'un côté ou neutralisent par ailleurs un sens commun qui est profondément et structurellement colonial.

La colonialité

- 6 La colonialité relève donc d'un processus et d'une construction complexes qui ont abouti à la philosophie coloniale et à ses conséquences géopolitiques et humaines. Ce processus, articulant hégémonie et subalternité, dans une dialectique maître-esclave, enfermant le colonisé dans une infériorité supposée et le colonisateur dans une supériorité tout aussi hypothétique, a en effet créé une philosophie qui connaîtra son apogée au dix-huitième siècle. De cette philosophie est née une manière d'être, de penser, de se penser, autant d'un point de vue sociologique qu'ontologique qui est le ferment de la modernité, de la postmodernité et des relations du monde que décrit Édouard Glissant dans *Poétique de la Relation et Traité du tout-monde*.⁶ Une relation entre communautés qui n'est, encore aujourd'hui dans le monde, qu'« alternative entre le déchirement essentiel, l'anarchie identitaire, la guerre des nations et des dogmes d'une part, et d'autre part une paix romaine imposée par la force, une neutralité béante que poserait sur toutes choses un Empire tout puissant, totalitaire et bienveillant ». ⁷ La philosophie du colonialisme a déterminé les conditions de la mise en contact des entités autant humaines que sociales et étatiques en régime d'altérité qui est conçu dans la conception binaire et violente du colonialisme comme opposition.⁸ La nature des résultats des rencontres conséquentes à la colonisation a déterminé une colonialité qui est une vision du monde et de l'être qui a eu comme effet une transformation durable de la pensée collective d'un point de vue éthique, comme nous l'affirme également Édouard Glissant.⁹ En clair, la colonialité est un système de représentation des mondes moderne et postmoderne qui a pris corps en Europe et a généré une façon oppositionnelle et prédéterminée de penser les rapports des civilisations entre elles et des êtres entre eux.¹⁰ Dans ce système de représentation, la différence et l'altérité ont été conçues comme étant de fait opposées, inférieures et donc, subalternes. Ce système de représentation s'est, par exemple, matérialisé sous la forme des zoos humains qui étaient, de la fin du dix-neuvième siècle aux premières décades du vingtième, la perception première de cette altérité coloniale : une sous-humanité animalisée juste bonne à accomplir les corvées basiques de la production agricole et industrielle.¹¹
- 7 Ainsi, la colonialité, dont les effets se font encore sentir aujourd'hui, réfute et rejette, censure, au lieu de les analyser, les différents concepts fondamentaux provenant des discours postcoloniaux et qui participent à une véritable connaissance du monde. La colonialité a toujours procédé à une invalidation systématique de ces concepts fondamentaux. Ainsi, ce qui n'a pas pour source la gnose gréco-latine est trop souvent catégorisé comme relevant de l'agitation politique, de la mythologie, du délire contestataire et de la lamentation communautaire et est jugé comme subalterne par une « violence épistémique » reléguant le savoir non européen à « a whole set of knowledges that have been disqualified as inadequate to their task or insufficiently

elaborated: naive knowledges located low down on the hierarchy, beneath the required level of cognition or scienticity » et par conséquent ne relevant ni de la philosophie, ni de la science, ni du savoir réel.¹² La philosophie colonialiste a formé la colonialité qui, par divers mécanismes tels la violence symbolique, a été propagée par ses meilleurs agents, l'école et l'église, mais aussi l'université. Cette colonialité se diffuse encore par le biais de l'iconographie et de tous les systèmes de représentation présents dans la littérature et les moyens de communication actuels comme la publicité ou encore les médias et réseaux sociaux, qui sont durablement et profondément infectés par cette pensée de la subalternité. Il s'agit donc là d'une réalité contemporaine et non pas d'une manière d'être et de penser qui appartiendrait au passé. Par ailleurs, cette colonialité existe et persiste, ce qui est encore plus grave, à travers une certaine pensée étatique et certaines orientations de l'élite. Le positionnement géopolitique de la France et ses relations à l'Afrique, mais aussi à tous les afro-descendants, transparaissent régulièrement dans une violence discursive qui est souvent reçue comme normale par l'élite. On ne peut que se souvenir du discours du Président de la République Nicolas Sarkozy à l'université de Cheik Anta Diop (sublime ironie du sort) à Dakar, Sénégal, le 26 juillet 2007 qui niait le fondement africain de l'histoire du monde, ou encore de la loi défendue au parlement par Michèle Alliot-Marie sous la présidence de Jacques Chirac sur les aspects positifs de la colonisation.¹³ Ainsi, la colonialité du pouvoir, de ses actions et de ses représentations est bien réelle et perceptible non seulement dans les discours, mais aussi dans l'orientation de la diplomatie et des projets de coopération existant entre les anciennes nations colonisatrices et colonisées. Ceci est, par exemple, bien perceptible dans la politique mise en place par le projet Eurafrrique dans lequel l'Europe est toujours désignée, dans un discours profondément moralisateur et subalternisant, comme salvatrice et bienfaitrice et l'Afrique comme engluée dans une incapacité épistémologique et créative à embrasser la science et la modernité.

- 8 Voilà donc, à titre d'exemple, un extrait du discours de Nicolas Sarkozy lors de son voyage au Sénégal, où il venait exposer et défendre le projet Eurafrrique en juin 2007 :

Le drame de l'Afrique, c'est que l'homme africain n'est pas assez entré dans l'histoire. Le paysan africain, qui depuis des millénaires, vit avec les saisons, dont l'idéal de vie est d'être en harmonie avec la nature, ne connaît que l'éternel recommencement du temps rythmé par la répétition sans fin des mêmes gestes et des mêmes paroles. Dans cet imaginaire où tout recommence toujours, il n'y a de place ni pour l'aventure humaine, ni pour l'idée de progrès. Dans cet univers où la nature commande tout, l'homme échappe à l'angoisse de l'histoire qui tenaille l'homme moderne, mais l'homme reste immobile au milieu d'un ordre immuable où tout semble être écrit d'avance. Jamais l'homme ne s'élance vers l'avenir. Jamais il ne lui vient à l'idée de sortir de la répétition pour s'inventer un destin.¹⁴

- 9 On comprend donc fort bien l'impact de cette colonialité autorisée sur l'heuristique et la recherche, et en conséquence, la très difficile reconnaissance en France des penseurs qui n'appartiennent pas à la sphère occidentale. Les chercheurs caribéens et particulièrement franco-caribéens, malgré leur renommée internationale, demeurent dans une certaine opacité. Les philosophes et grands penseurs tels Aimé Césaire, Frantz Fanon, Édouard Glissant ou encore René Ménil ne sont pas, ou très peu, enseignés dans les lycées français et à peine davantage dans les universités. Si l'on compare la réception française réservée aux chercheurs précités (tous de nationalité française) et à leurs concepts, à l'accueil de leurs œuvres et travaux aux États-Unis ou encore au Japon où ils sont perçus comme des références incontournables, cette opacité soulève un questionnement réel sur le lien entre heuristique, épistémologie et colonialité.

- 10 Ainsi, les avancées scientifiques, philosophiques et structurelles pourtant nombreuses, venant d'un continent à l'origine même de la modernité, l'Afrique, ou provenant de ses descendants éparpillés de par le monde, sont-elles trop souvent reçues dans la vieille Europe et dans la vieille France avec méfiance et condescendance, cette non-considération obligeant bon nombre de scientifiques et de chercheurs à s'expatrier aux États-Unis ou encore au Royaume-Uni ou au Canada, en tout cas dans un monde souvent anglophone, où leurs recherches ont toujours reçu un accueil plus favorable.¹⁵

Le postcolonial

- 11 Contrairement à ce qu'induit le préfixe « post », le *postcolonial* n'invite pas à se situer vis-à-vis de la colonisation, dans un *après-chronologique* trop simpliste. Il invite essentiellement à son dépassement, en inventant un autre rapport au passé, au présent et au futur. Il remet également en question toutes les certitudes qui figeaient le rapport des peuples colonisés et colonisateurs entre eux, dénonçant et déconstruisant « l'imposition culturelle », la subalternité et la chosification, comme ce qui est l'essence et le fondement de tout cela : le racisme.¹⁶

- 12 Voilà ce qu'en dit Aimé Césaire :

Le colonialisme porte en lui la terreur. Il est vrai. Mais il porte aussi en lui, plus néfaste encore peut-être que la chicotte des exploiters, le mépris de l'homme, la haine de l'homme, bref le racisme. Que l'on s'y prenne comme on le voudra, on arrive toujours à la même conclusion. Il n'y a pas de colonialisme sans racisme.¹⁷

- 13 Les discours postcoloniaux visent donc en premier lieu à déconstruire et désamorcer le racisme et les idéologies hégémoniques qui l'ont fondé. Françoise Vergès, dans les travaux collectifs menés sur l'esclavage et la colonisation, nous rappelle le rôle d'Haïti que l'on a tendance à oublier et à minorer dans le concert des études postcoloniales : en effet, ce sont les Haïtiens qui, les premiers, ont critiqué la relation universaliste qui pose comme un fait établi et incontestable la domination européenne :

La Révolution haïtienne inaugure la critique du grand récit européen de l'universalité de sa philosophie. Elle interroge ses présupposés qui posent l'égalité de tous et pourtant accepte le régime d'exclusion. Depuis, cette critique n'a cessé d'être reprise, retravaillée, réappropriée, à travers les empires coloniaux européens. Ses auteurs ont construit des routes de traverse, des passerelles entre continents et systèmes de pensée. À la fraternité de la Révolution française qui n'avait pas su accepter pleinement le principe de fraternité de tous en hésitant sur le sort des Libres de couleur et des esclaves, les combattants des siècles qui suivirent cherchèrent tous à proclamer une fraternité sans frontière. Si la déconstruction de la *bibliothèque coloniale*, qui établit des disciplines, forge des catégories et ordonne le monde n'a pas pris fin aujourd'hui, nous pouvons cependant puiser dans une œuvre diverse et transcontinentale afin de trouver les outils de la pensée.¹⁸

- 14 Ainsi, si le postcolonial renvoie généralement à la seconde moitié du XXe siècle, le discours postcolonial caribéen prend un essor certain dès le dix-neuvième siècle avec des auteurs majeurs tels qu'Anténor Firmin (Haïtien) ou encore Fernando Ortiz (Cubain), qui vont entamer la déconstruction du modèle hégémonique européen et de la subalternité :

Anténor Firmin publie en 1885 *De l'égalité des races humaines. Anthropologie positive*. Anténor Firmin est le précurseur d'un discours anticolonialiste que Césaire développera après lui ; mais il est surtout celui qui établit un lien valorisant entre

l'Afrique et Haïti. Fernando Ortiz (1881-1969) anthropologue, ethnomusicologue et spécialiste de la culture afro-cubaine publie quant à lui de nombreux ouvrages, dont les très connus *La Africa de la musica folklórica de Cuba* en 1950, mais surtout dès 1940 *Contrapunteo cubano del tabaco y el azúcar* dans lequel il développe pour la première fois le concept de « transculturation » qu'il définit comme le douloureux résultat d'un processus complexe de désajustement et réajustement, de déculturation et d'acculturation qui est encore valide aujourd'hui.¹⁹

- 15 Aimé Césaire, disparu depuis 2008, est de ces penseurs qui ont brisé la domination discursive européenne et remis en cause la politique coloniale française, comme nous le rappelle également Françoise Vergès :

Aimé Césaire fait partie des auteurs qui ont contribué à la déconstruction de la bibliothèque coloniale qui depuis le 16^e siècle ordonne le monde selon une hiérarchie qui part d'un centre, l'Europe, pour se déployer à travers le temps et l'espace. Son œuvre est essentielle parce qu'il est parmi les premiers qui interrogent le récit hégémonique européen à partir d'un lieu singulier, une colonie française qui a connu l'esclavage et le colonialisme. Elle est donc profondément marquée par l'expérience de l'exil, de la déportation, de la présence africaine au monde produite par la traite négrière et l'esclavage. Césaire proclame sa négritude, une négritude qui n'est pas repli identitaire, mais est porteuse d'une histoire qui est un chapitre central de l'histoire de l'humanité. Produites par une mondialisation qui relie des continents aux systèmes juridiques, culturels, économiques et politiques différents et qui dure près de quatre siècles, les cultures post-esclavagistes portent en elles une expérience fondatrice qui remet en cause un universalisme basé sur une hégémonie.²⁰

- 16 Ce qu'avait compris depuis longtemps le philosophe et poète martiniquais, c'est que les Caribéens se trouvent dans une pensée interstitielle et une « hybridité culturelle » telle que la conçoit Homi Bhabha (chercheur indien essentiel aux études postcoloniales).²¹ Tous deux se situent donc, de par la provenance des populations et les marquages culturels qui les caractérisent, dans des espaces interstitiels entre Afrique, Asie, Inde et Europe, ce qui les positionne dans des zones de compréhension violentes et complexes, donc difficiles à appréhender ; cependant, ces espaces interstitiels sont optimaux pour produire un savoir qui relève d'une totalité du monde, d'un « Tout-monde » comme le dirait Édouard Glissant. Non pas dans le sens d'un métissage rédempteur qui relève encore et encore de la subalternité et de l'exotisme, mais dans une approche permettant une compréhension de toutes les problématiques caribéennes et de leurs solutions.

Le décolonial : approche et critique

- 17 « Dès le milieu des années 1990 », nous rappelle Rodolphe Solbiac, caribéaniste de l'Université des Antilles,

... une autre émergence de pensée postcoloniale cherche à s'émanciper des « postcolonial studies », des « area studies » et des « subaltern studies » telles qu'elles se sont développées dans les universités des États-Unis. C'est le cas du mouvement du décolonial né d'une volonté de s'affranchir du schéma épistémique étasunien des études subalternes et postcoloniales. Le décolonial, qui se développe autour des travaux de Walter Dignolo et Ramon Grosfoguel principalement, vise le dépassement de la simple déconstruction de l'eurocentrisme des savoirs en articulant les analyses économiques, historiques et sociologiques avec des analyses philosophiques. Ses théoriciens reprochent aux études postcoloniales et subalternes et aux études subalternes latino-américaines produites dans les universités

étasuniennes de produire un savoir à propos des subalternes, mais pas avec les subalternes ni en réfléchissant à partir de leurs perspectives. Ainsi, cette théorie demeurerait coloniale et eurocentrique (Grosfoguel 2013, 74).²²

- 18 Cependant, nous nous apercevons que la critique de Ramon Grosfoguel sur les *Postcolonial Studies* porte en son sein le défaut qu'il dénonce. Dans des écrits pourtant récents (2013, 2015) Grosfoguel dénonce la tendance des *Postcolonial Studies* à demeurer centrées sur des problématiques qui concernent les États-Unis, ou le Canada et d'émerger de la pensée certes de chercheurs non européens, mais coupés de la réalité de leurs pays d'origine car vivant depuis longtemps dans des mégapoles occidentales. Par cette affirmation, Grosfoguel ignore et fait fi de toute la recherche et de la production de discours fabriqués au sein d'universités africaines, indiennes – et singulièrement en ce qui concerne mon propos – caribéennes c'est-à-dire des discours et une recherche produits par des chercheurs de l'en-dedans et à partir des lieux concernés par les problématiques abordées. Ainsi, l'université des West-Indies qui rassemble la Jamaïque, la Barbade, Trinidad and Tobago et depuis peu Antigua a pris une très grande avance dans la recherche sur les sociétés caribéennes et produit un savoir tant dans les domaines économique, philosophique, scientifique que littéraire en produisant un savoir innovant et décomplexé car décolonisé à partir de la Caraïbe et sur la Caraïbe.
- 19 En ce qui concerne les Franco-Caribéens, malgré les difficultés qui sont les leurs, du fait de l'ambiguïté des statuts politiques de leurs pays et de leurs peuples, perceptibles au travers des catégorisations statutaires, dont le registre discursif montre une colonialité patente : DOM-TOM (Départements et Territoires d'Outre-Mer), DROM (Département-Région d'Outre-Mer), COM (Collectivité d'Outre-Mer), DROM-RUP (Département-Région d'Outre-Mer – Région Ultrapériphérique), population ultramarine etc., un certain nombre de chercheurs martiniquais et guadeloupéens font malgré tout avancer l'heuristique caribéenne. Ils produisent un savoir, un discours conceptuel et une philosophie affranchis de toute subalternité ; ces savoirs ne viennent pas s'opposer à ceux qui sont produits par ailleurs, mais s'additionner, dans la diversité et l'ouverture à la réflexion produite par ailleurs sur les espaces caribéens et les représentations qu'ils génèrent. On le comprend bien, la notion de subalternité est un point nodal de la colonialité et il nous faut considérer qu'il ne peut y avoir de décolonialité sans résolution de cette question de la subalternité supposée, imposée, parfois consentie il est vrai, l'impact des stigmates coloniaux étant encore réel chez certains citoyens ayant pour origine un pays toujours rattaché à une « métropole » par des liens géopolitiques coloniaux.
- 20 Or, le principal défaut du décolonial est qu'il situe à nouveau le discours au centre sans tenir véritablement compte de tous les apports des chercheurs et des voix provenant des pays anciennement colonisés et qui appartiennent à d'autres cultures. Par ce recentrement, qui voudrait, on doit le reconnaître, débarrasser la pensée et l'imaginaire européens des représentations coloniales stéréotypées et racistes, cette école du décolonial tombe à nouveau dans ce même travers d'un discours eurocentré qui prétend parler pour le monde et à la place du monde et qui, de ce fait, subalternise et censure. Le décolonial, dans son besoin d'affranchissement d'un postcolonial trop marqué à son goût par la critique et les théories anglophones, mais aussi en ce qui concerne les *Subaltern Studies*, indiennes, palestiniennes ou caribéennes, se prive d'un renouvellement de la pensée postcoloniale, comme le remarque Steve Puig, spécialiste des *Postcolonial Studies* à St John University New York :

Il est également intéressant de remarquer que la pensée postcoloniale émerge dans un contexte francophone grâce aux écrivains qui ont enseigné aux États-Unis (Léon-Gontran Damas à l'université Howard à Washington D.C, Édouard Glissant à LSU en Louisiane, puis à la City University of New York, et Maryse Condé dans plusieurs universités avant d'obtenir une chaire de littérature francophone à l'université de Columbia à New York) ; cette trajectoire les inscrit donc dans la même voie que Saïd, Spivak et Bhabha, dont la problématique est souvent celle d'écrire en pays dominé, pour reprendre le titre de l'ouvrage de Chamoiseau du même nom. Certaines questions cruciales pour la pensée postcoloniale sont posées par les penseurs de la négritude, en dialogue avec les penseurs afro-américains et l'approche de Césaire et de Fanon s'inscrit d'ores-et-déjà dans l'interdisciplinarité des champs (littérature, psychanalyse, histoire, et politique) et des formats (poésie, essais théoriques et politiques, pièces de théâtre) faisant d'eux des écrivains postcoloniaux avant la lettre.²³

- 21 Dans ce contexte que je qualifie de « Willful and Strategic Ignorance » pour reprendre le terme de la chercheuse Vivian May, la circulation de la pensée, la production de savoir venant de la Caraïbe ne bénéficie ni de l'écoute, ni de la réception, et encore moins de la diffusion dont elles devraient bénéficier.²⁴ Le doute qui pèse systématiquement sur cette recherche souvent qualifiée de communautaire, revancharde, ou de verbiage régional ou afrocentriste, participe d'une invalidation et donc d'une censure épistémique. Ainsi, la pensée française se prive très souvent d'une richesse et d'une ouverture dans le monde de la recherche, qu'elle relève de la science, de l'économie, de la philosophie, de la sociologie ou encore de la psychanalyse, pour ne citer que ces domaines ; et, surtout, elle ne s'autorise pas ainsi à « s'affranchir de la colonialité du pouvoir et du savoir [ce qui] demeure un enjeu essentiel pour les sociétés africaines, caribéennes et américaines... » mais aussi pour la société française du XXI^e siècle.²⁵

Conclusion

- 22 Une véritable décolonialité serait donc, et viendrait donc, d'abord de l'intégration dans la pensée européenne et singulièrement française, de la pensée postcoloniale et des ouvertures apportées par cette dernière. Ce serait accéder à une émancipation épistémique, une décolonisation de la pensée, non pas seulement pour les anciens colonisés, mais pour tous, car sans cette émancipation générale, la décolonialité demeure impossible :

La société française (nous dit Achille Mbembé) ne peut plus se comporter comme si la colonisation n'avait été qu'un détail de son histoire. L'heure est venue de se rendre compte que le devenir postcolonial a donné naissance à de nouvelles réalités sociétales non seulement là-bas, dans les anciennes colonies, mais aussi au cœur de l'Hexagone. Sur des terrains de recherche aussi distincts que les migrations internationales, les banlieues, les outremer, la diversité culturelle ou les lieux de mémoire de la France contemporaine, une réflexion critique et pluridisciplinaire s'impose.²⁶

- 23 Pour les chercheurs franco-caribéens qui se situent dans le postcolonial parce qu'ils produisent un contre-discours, parce qu'ils ont vécu et qu'ils vivent encore dans une réalité coloniale ou néo-coloniale au quotidien, dans laquelle les injustices et les non-sens demeurent lois, il est essentiel de trouver des réponses et des solutions « ...face au maintien de la colonialité du pouvoir et du savoir sur une planète soumise à la mondialisation capitaliste et néolibérale... ».²⁷ Ces réponses ne concernent pas

seulement les Caribéens que nous sommes, mais aussi et même essentiellement la société française dans son ensemble.

- 24 Chercher le “delinking” prôné par W. Mignolo (chantre du décolonial), n’est sans doute pas une solution, dans le monde d’aujourd’hui formaté par l’impérialisme colonial où le lien entre l’Atlantique et l’Europe qui est historique, culturel, économique mais surtout humain, est donc irrévocable. Il ne s’agit donc pas de défaire le lien mais de le repenser en dehors de toute colonialité, hors de la subalternité et dans une réparation des injustices comme le propose le chercheur et historien barbadien Hilary Beckles.²⁸
- 25 Je terminerai avec une citation d’Aimé Césaire :
- Ce dont l’Europe a pu bénéficier est aussi essentiel pour la Caraïbe : l’échange ; non dans une conception paradigmatique et discriminante (qui situerait l’Europe dans un positionnement dominant), mais dans une vision humaniste, apaisée et débarrassée des statuts coloniaux élaborés...²⁹
- 26 où toutes les composantes des sociétés caribéennes entreraient en dialogue.

NOTES

1. Xavier De La Vega, « Entretien avec Homi K. Bhabha », *Sciences humaines, Imitation : Sommes-nous tous des moutons*, n°183, juin 2007 https://www.scienceshumaines.com/imitation-sommes-nous-tous-des-moutons_fr_285.htm Consulté le 14 juin 2018.
 2. Édouard Glissant, *Traité du tout-Monde Poétique IV*, Paris, Gallimard, 1996, p. 21.
 3. Gayatri Chakravorty Spivak, “Can the Subaltern Speak” in Patrick Williams and Laura Chrisman (ed.), *Colonial Discourse and post-colonial Theory. A Reader*, New York Columbia University Press, 1994, (66-111), p. 75.
 4. Spivak, “Can the Subaltern Speak”, p. 79.
 5. Spivak, “Can the Subaltern Speak”, p. 76.
 6. Édouard Glissant, *Poétique de la Relation, Poétique III*, Paris, Gallimard, 1990.
 7. Glissant, *Traité du tout-Monde. Poétique IV*, pp. 20, 21.
 8. La colonisation a marqué durablement la construction des nationalismes et notamment du nationalisme français ; ainsi la nation qui se veut une et indivisible abrite un fonctionnement sociétal qui divise les citoyens en deux, ceux qui viennent d’Europe et ceux qui viennent des anciennes colonies (les autres), la mémoire collective, nourrie par la philosophie coloniale et les stéréotypes raciaux et culturels, n’ayant jamais admis les anciens colonisés comme citoyens constituant pleinement le peuple français.
 9. Glissant, *Poétique de la Relation*.
 10. Lire à ce sujet l’article d’Abdelhamid Hocine, « Poétique de la Relation : Amin Maalouf et Édouard Glissant », *Synergies Algérie* n°19- 2013, p. 25-43.
 11. Voir la vidéo *Zoos humains, l’invention du sauvage*, YouTube <https://www.youtube.com/watch?v=cJs6Ah3AVn4>
 12. Spivak, “Can the Subaltern Speak”, p. 76.
- Michel Foucault, « Two Lectures », in *Power/Knowledge: Selected interviews and other writings 1972-1977*, New York, Paperback, 1980, p.82.

13. La loi n° 2005-158 du 23 février 2005 portant reconnaissance de la Nation et contribution nationale en faveur des Français rapatriés est une loi française dont l'article 4 a été très contesté pour son ingérence dans l'histoire coloniale. Elle a été présentée et défendue au parlement par Michèle Alliot-Marie, Ministre de la Défense durant le quinquennat du Président Jacques Chirac.
14. Discours de Nicolas Sarkozy à l'Université Cheick Anta Diop, Dakar, juin 2007. Le Monde Afrique. Consulté le 12 juin 2018.
15. Si les apports de l'Afrique à la science et la technologie n'ont pas été reconnus, c'est bien parce que les conceptions de la connaissance scientifique ont été racialisées, comme si la connaissance et la découverte étaient en quelque sorte corrélées avec la couleur de la peau. La classification de la nature et l'exploration de l'environnement à des fins d'application pratique sont universelles, que ce soit dans les régions polaires ou sous les tropiques, en Afrique comme en Asie ou en Europe. Des disciplines modernes telles que la botanique, la zoologie, la pharmacologie et la médecine doivent leur essor à la classification, aux méthodes comparatistes qui privilégient la discipline de l'observation et à l'expérimentation qui cherche à vérifier les résultats. [...] Un vocabulaire de botanique en langue yoruba, établi à partir de connaissances scientifiques recueillies par Pierre Verger à Bahia, et non pas au Nigeria, dépasse les 700 pages. Si l'on ajoutait à ce recueil les connaissances botaniques existant au Nigeria, cette encyclopédie serait plus longue. Ces connaissances scientifiques sont d'une portée considérable au point de vue pharmacologique. De même, la composition chimique des très nombreux sels présents dans le centre du Sahara et le bassin du lac Tchad était comprise dans le sens de ses applications en pharmacologie, en cuisine, en tannage, en teinture des textiles et en soins vétérinaires. Extrait de l'introduction de *La route des esclaves. Les apports de l'Afrique à la science, à la technologie et au développement* Paul E. Lovejoy. Ouvrage collectif UNESCO, p. 5.
16. Frantz Fanon, *Peau noire masques blancs*, Paris, Éditions du Seuil, 1952, pp. 216-217.
17. Aimé Césaire, « Le colonialisme n'est pas mort », in *Le colonialisme*, Revue *La nouvelle critique*, n°51, Paris, 1954.
18. Françoise Vergès, « Aimé Césaire et la lutte inachevée », *Alea*, vol.11, n° 1, Rio de Janeiro Jan., June 2009. <http://dx.doi.org/10.1590/S1517-106X2009000100003>. Consulté le 24 juin 2018.
19. Patricia Donatien, *L'art caribéen, le penser pour le dire. Réflexions autour de la littérature, des arts visuels, de la musique et de la danse*, Paris, L'Harmattan, 2018, pp. 36, 37.
20. Vergès, « Aimé Césaire et la lutte inachevée ».
21. Homi Bhabha, *The location of culture*, London, Routledge, 2012, p. 38.
22. Rodolphe Solbiac, *Penser et repenser le postcolonial dans le Monde Atlantique*, Paris, L'Harmattan, 2018, p. 16.
23. Steve Puig, « France/États-Unis/Caraïbe: le développement d'une pensée postcoloniale », in Solbiac *Penser et repenser le postcolonial dans le monde atlantique*, pp. 31-42, p. 33.
24. Vivian M. May, « Trauma in paradise: Willful and strategic ignorance in *Cereus Blooms at Night* », *Hypatia*, 21.3 (2006), p. 108.
25. Solbiac, *Penser et repenser le postcolonial dans le Monde Atlantique*, p. 23.
26. Achille Mbembe et al. « Ruptures postcoloniales », in Bancel et al., *Les nouveaux visages de la société française*, Paris, La Découverte, 2010, p. 11.
27. Joelle Palmieri, « Genre et colonialité » <https://joellepalmieri.org/2015/01/02/genre-et-colonialite-definitions/>
28. Sir Hilary Beckles est Vice Chancelier de l'Université des West-Indies, Professeur d'histoire sociale et économique à UWI Cave Hill Campus. Il est devenu expert de la question du fondement caribéen du capitalisme européen et de celle de la réparation. Il est notamment l'auteur de quelques ouvrages célèbres comme *Britain's Black Debt: Reparations or Caribbean Slavery and Native genocide* (2012) et *Liberties lost The indigenous Caribbean and Slave System* (2004).
29. Césaire, *Discours*, p. 11.

RÉSUMÉS

La « colonialité », née du colonialisme, de ses discours stéréotypés et de ses refus de considérer comme citoyen, humain jouissant de ses droits, toute personne étrangère à l'Europe, est pourtant apparue en même temps que la civilité et les lumières. Cette contradiction profonde a nourri la modernité ; et la colonialité demeure manifeste aujourd'hui. Malgré le développement du postcolonial et du décolonial qui repensent les rapports de l'Europe au monde antérieurement colonisé, la colonialité continue de corrompre dans les représentations populaires comme institutionnelles l'image de ceux qui ne sont pas de d'origine et de culture européennes. Par ailleurs, du fait même des ambiguïtés et des incohérences qui altèrent le fonctionnement de sociétés qui ont du mal à s'accepter comme multiculturelles, des affrontements intellectuels et théoriques s'installent dans les transferts de savoir, notamment sur les questions d'identité et d'héritage colonial. C'est ainsi que dans la sphère universitaire le postcolonial et le décolonial se heurtent. Il est donc intéressant aujourd'hui dans une réflexion sur le postcolonial et le décolonial de se poser les questions réelles sur les conceptions et réceptions de ces deux théories. Il est aussi crucial de se poser la question des visées heuristiques et politiques du postcolonial et du décolonial surtout lorsqu'il s'agit du rapport de la France avec ses anciennes colonies. Ce débat soulève également celui de la censure épistémologique ; et la question de Gayatri Chakravorty Spivak, grande figure des postcolonial studies, *Can the subaltern speak*, prend ici une autre dimension, celle de la validité de la voix du chercheur venant d'une sphère autrefois ou encore coloniale et toujours considérée comme figée dans une colonialité.

“Coloniality”, born of colonialism, of its stereotypical speeches and of its refusal to consider as citizens, human enjoying their rights, any person foreign to Europe, nevertheless appeared at the same time as civility and enlightenment. This profound contradiction has nourished modernity; and coloniality remains evident today. Despite the development of postcolonial and decolonial theories which rethink the relationship of Europe with the previously colonized world, coloniality continues to corrupt both popular and institutional representations of the image of those who are not of European origin and culture. Moreover, due to the very ambiguities and inconsistencies that alter the functioning of societies which have difficulty in accepting themselves as multicultural, intellectual and theoretical clashes are taking place in the transfer of knowledge, in particular on questions of identity and of colonial heritage. This is how the postcolonial and the decolonial collide in the academic sphere. It is therefore interesting today, in a reflection on the postcolonial and the decolonial, to ask the real questions about the conceptions and receptions of these two theories. It is also crucial to ask the question of the heuristic and political aims of the postcolonial and the decolonial, especially when it comes to France's relationship with its former colonies. This debate also raises that of epistemological censorship; and the question of Gayatri Chakravorty Spivak, great figure in postcolonial studies, *can the subaltern speak*, here takes on another dimension, that of the validity of the voice of the researcher coming from a formerly or even colonial sphere and still considered as frozen in a coloniality.

AUTEUR

PATRICIA DONATIEN

Patricia Donatien est Professeur des Universités à l'Université des Antilles, son travail de recherches qui complète ses activités d'artistes l'a amenée à écrire une trentaine d'articles sur les

arts visuels et la littérature et deux ouvrages *L'exorcisme de la blès* primé en 2008 par le Frantz Fanon Prize de la Caribbean Philosophical Association et *L'art Caribéen le penser pour le dire* 2018. Elle exerce aussi en tant que commissaire d'exposition. Également danseuse et musicienne, Patricia Donatien œuvre dans le militantisme culturel, son travail plastique engagé aborde les questions de la mémoire, de la réparation, de la transmission et de la dénonciation des injustices qui impactent encore les sociétés caribéennes.

Patricia Donatien is a University Professor at the University of the West Indies, her research work which complements her artistic activities has led her to write about thirty articles on visual arts and literature and two books *L'exorcisme de la blès* awarded in 2008 by the Frantz Fanon Prize of the Caribbean Philosophical Association and *L'art Caribéen le penser pour le dire* 2018. She also works as an exhibition curator. Also dancer and musician, Patricia Donatien works in cultural activism, her engaged plastic work addresses the issues of memory, reparation, transmission and denunciation of the injustices that still impact Caribbean societies.